

Chapitre XVI : Tiré du carton (1)

(...) Voici ce que j'ai à dire au sujet de mon rôle dans la Résistance,

Il n'y a qu'une infime minorité d'hommes ou de femmes qui sont capables de discerner tous les tenants et aboutissants d'un choix de vie, et l'adapter aux circonstances changeantes, cela n'a jamais été mon cas, et l'épisode dramatique que j'ai à raconter n'y a rien changé. Je commencerai donc par écrire que choisir, c'est mettre le doigt dans un engrenage.

Je suis entré dans la Résistance au printemps 1943, à force. J'étais arrivé à Hargnies l'hiver précédent, quelques mois après la fermeture de l'université.

Au début de la guerre, je dois bien avouer que je n'étais pas intéressé par la politique. Déjà à Bruxelles, où les étudiants étaient pourtant très politisés, j'étais passé à côté du tumulte. J'avais d'autres choses en tête, comme toujours.

J'étais jeune et j'avais besoin d'action, voilà la raison pour laquelle je voulais m'engager dans la Résistance. C'est la stricte vérité : en 1942, je ne savais pas encore exactement ce qu'était un nazi. J'avais besoin d'aventure et je suis certain que je n'étais pas le seul dans mon cas. La guerre était passée sur nous comme un grand ouragan et depuis son passage, c'était le calme plat, l'immobilisme le plus absolu. Mais si nous tendions

l'oreille, nous pouvions presque entendre le bruit des balles qui claquaient sur les champs de bataille : c'était là qu'était la vie et je voulais la vivre.

Mon choix a d'abord été celui que me dictait ma vigueur de jeune adulte. Parfois je me dis même que si l'occasion s'était présentée, j'aurais pu à l'époque m'engager dans la LVF et partir me battre sur le front russe. De proche en proche, je serais sûrement devenu un salaud.

Je suis né à Hargnies. J'étais orphelin et j'ai été élevé par mon oncle et ma tante, qui y habitaient. Mon grand-père du côté maternel était très présent aussi, c'était le seul membre de la famille de ma mère que je voyais car l'histoire d'amour de mes parents était une mésalliance ; j'étais né bâtard, comme tant d'autres.

Mon enfance fut heureuse . Avec mon oncle et ma tante, j'avais ce qu'il me fallait d'amour et de protection. Je me sentais chez moi à Hargnies, où j'avais trouvé une mère, un père et un frère, trois choses que je n'avais jamais véritablement connues avant la mort de mon père.

De ma neuvième à ma seizième année, j'ai donc vécu très heureux à Hargnies. Le village et le département avaient été reconstruits après la Grande Guerre. Les gens étaient gais. Dans les vallées, il y avait des industries métallurgiques et textiles ; à Hargnies, une grosse activité d'extraction s'était développée autour de l'ardoise. Mais sur les hauteurs, c'était

toujours la vie d'antan, l'exploitation forestière et la vie aux champs.

Aujourd'hui, nous dirions certainement que la vie était rude mais cela n'a pas beaucoup de sens : les gens ne se posaient pas de question de la sorte. Les hommes travaillaient soit au bois, soit dans la vallée, dans les usines métallurgiques. Le village était plus peuplé et beaucoup plus animé qu'à l'heure actuelle. Tout le monde était un peu fermier et ouvrier, cela dépendait des circonstances, des besoins, des occasions. Les enfants avaient toute une série de corvées à accomplir, ce qui nous donnait l'occasion d'aller à peu près où bon nous semblait. Je garde de ces années un souvenir de grande liberté.

Lorsque j'ai eu seize ans, mon grand-père, qui était belge, m'a envoyé dans un pensionnat et puis à l'Université de Bruxelles où j'ai entrepris des études de philologie germanique. J'apprenais l'anglais, le néerlandais et l'allemand. Je n'allais plus à Hargnies que de loin en loin, quelques fois par an pour des séjours n'excédant pas le mois. Au début, cette vie m'a manqué mais lorsque je suis entré à l'université, j'ai joui d'une liberté encore plus totale qu'au village et j'étais insouciant et heureux.

Quand je suis revenu au village à l'hiver 1942, la situation était tout autre... Le village était en pleine zone interdite. Les Allemands limitaient la circulation autant que possible : les hommes avaient perdu leurs emplois dans la vallée et le village

était à moitié désert. Certains habitants n'étaient pas revenus de l'exode, d'autres étaient partis chercher du travail ailleurs.

Je n'ai pas tardé à regretter ma vie à Bruxelles, où je n'avais jamais souffert du moindre rationnement, tant la provende de mon grand-père était inépuisable. C'est à peine si j'ose écrire que j'ai mené au début de la guerre une vie de patachon ! Pourtant, mis à part le printemps du désastre, 40 et 41 furent des années insouciantes : je faisais à peu près ce que je voulais, étudiant paresseusement et dilapidant sans me poser de questions l'argent de mon grand-père. J'étais la providence des autres étudiants et pour cette raison, j'étais très populaire.

À Hargnies, l'argent ne servait pas à grand-chose et tout le monde était rationné. Chacun subsistait comme il le pouvait, vu que l'Ardenne n'est pas une terre généreuse. Deux mois après mon retour, je flottais dans mes habits. J'avais perdu dix kilos, et la légère sensation de faim qui me tenaillait en permanence était un tourment de tous les instants

Le soir, la veillée finie, j'attrapais la musette que ma tante avait préparée et je retournais à ma mesure, avec les deux repas du jour suivant. Parfois, Antoine m'accompagnait et je me sentais moins seul. Nous traversions le village. Les chiens aboyaient dans l'obscurité. Le lendemain, j'étais debout à l'aube à cause des bruits de la nature. Je rejoignais Antoine sur les chantiers, qui étaient très variés : le plus souvent, nous étions occupés à du bûcheronnage mais parfois aussi aux travaux des champs.

Nous nous faisons payer en nature. Parfois même, parce que les bras manquaient dans le département, nous nous faisons embaucher dans des fermes occupées par les Allemands. Certains étaient des colons qui avaient été installés par les nazis, lesquels se faisait aider par des prisonniers ou gens qu'on réquisitionnait. Il fallait en faire assez pour qu'on nous laisse tranquille.

Cette vie simple ne me satisfaisait pas. Je voulais de l'action. Je parlais souvent de la Résistance à Antoine, mais celui-ci ne répondait pas. Je sentais dans son silence qu'il faisait le mystérieux, ce qui me mettait en rage. À la vérité, il faisait déjà partie d'un réseau mais mon empressement à y entrer faisait de moi un suspect. Ça a fini par créer des frictions entre Antoine et moi et nous nous sommes moins bien entendus. J'étais plus seul que jamais. Je me figurais que je vivais une vie comme au néolithique.

Mon grand-père maternel s'appelait Joseph Louveau. C'était un industriel fortuné qui avait ses affaires à Charleroi (Belgique). Il avait besoin de bois pour faire tourner ses usines et étançonner les galeries de ses mines de charbon. Il m'a proposé de veiller à l'organisation des convois de matière première qui partaient de Revin. C'était une bonne place, bien payée, et qui fit très rapidement de moi un privilégié. Je mangeais presque à ma faim.

Au début, je ne voyais rien de mal à ce que je faisais. J'avais été convaincu par le réalisme de mon grand-père, qui me disait

se soucier uniquement de faire tourner ses usines et d'assurer la survie de ses nombreux ouvriers. Je mis beaucoup de zèle à m'acquitter de mes fonctions le mieux possible. Mon oncle m'avait fourni une bicyclette et j'allais inlassablement de droite à gauche pour m'assurer que les précieux convois de bois partaient bien pour leur destination.

C'est ainsi que j'ai passé de plus en plus de temps à la gare de Revin, qui était le point central de ce trafic. J'ai fini par sympathiser avec les cheminots, puis avec des prisonniers de guerre.

C'est par mon travail que j'ai rencontré un prisonnier d'origine marocaine, il s'appelait Karim Cherkaoui. C'est lui qui m'a appris l'existence du camp de travail des Mazures, un petit camp de concentration qui se trouvait entre Revin et Rocroi. Les détenus devaient couper du bois et en faire de la charbonnette, que mon grand-père achetait pour ses usines.

Ce détail, il me l'avait caché, évidemment. Un jour, j'ai pénétré dans le camp, presque par hasard. Cela a été un cataclysme pour moi. C'était épouvantable, inhumain. Je ne pouvais pas l'accepter. En quelques minutes, ma décision d'arrêter de travailler pour mon grand-père s'est imposée à moi. Le soir-même, je suis allé voir mon oncle pour lui dire ce j'avais vu. J'espérais qu'il partagerait mon indignation et que la Résistance ferait quelque chose.

Mon oncle n'a rien voulu savoir, ce qui m'a profondément blessé. Je suis parti en claquant la porte. En une journée, j'avais perdu mes illusions, mon travail, ma famille. J'ai écrit à mon grand-père maternel pour lui dire que je renonçais à mon travail, prétextant que j'avais l'intention de trouver un moyen de poursuivre mes études. Il n'a pas répondu à ma lettre mais j'ai appris bien vite que j'avais été remplacé par un Belge. Je n'ai plus jamais été en contact avec mon grand-père après cet épisode. Nous étions en 1943 et le vent commençait déjà à tourner pour les collaborateurs. Peu de temps après, mon grand-père a été assassiné par des résistants à Charleroi (cependant je ne l'ai su qu'à la toute fin de la guerre).

À ce moment, la seule personne de ma famille avec qui je parlais encore, c'était ma tante Jenny, la femme de mon oncle Arille. Je la considérais comme ma mère. C'était une femme bavarde et enjouée, d'excellente compagnie. Elle disait qu'elle venait me voir en cachette. Elle m'apportait à manger et m'aidait dès qu'elle en avait l'occasion. Je ne voulais plus entendre parler de mon oncle et mon cousin, mais elle trouvait toutes les grâces à mes yeux. C'était la rebouteuse du village et elle m'emmenait avec elle en forêt pour trouver les plantes dont elle avait besoin.

À l'époque, la forêt ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle est maintenant. En temps de guerre, la forêt est le garde-manger de chacun : c'est une gageure de trouver une myrtille, un

oiseau ou un gibier. Tout le monde allait en forêt et il fallait vraiment connaître les cachettes pour se fournir en baies, champignons, plantes comestibles : tout ce qui se mangeait était pillé, tout ce qui se brûlait était ratissé ! Je me souviens de longues promenades dans les bois, rendus lugubres par la surexploitation.

Quand ma tante était au bois, elle était toujours d'excellente humeur, elle y était comme chez elle. Je n'ai plus jamais revu par la suite quelqu'un qui connaisse aussi bien la forêt qu'elle. Il faut que j'en dise quelques mots pour en expliquer la cause.

Le père de ma tante s'appelait Alexandre Squiriet, on l'appelait "le Zande". Encore aujourd'hui, il y a des vieux à Willerzie qui se souviennent sûrement de lui. C'était un ancien officier d'artillerie de l'armée française qui était cantonné à Charleville à la fin du XIXe siècle. Pour une raison inconnue, il avait déserté et il s'était installé en Belgique, juste à la frontière, près de Willerzie. Là, il vivait de cueillette, de braconnage et surtout de contrebandes diverses, des petits trafics sans grande importance.

Willerzie était un pays de misère et cette activité garantissait un petit revenu supplémentaire à pas mal de monde. À part les douaniers qui ne l'ont jamais attrapé, tout le monde le laissait tranquille. Officiellement, Squiriet améliorait son ordinaire en vendant aux villageois des paniers en osier. Il était très bel homme et il en profitait pas mal...

Un jour, il a eu une aventure avec une fille du village, Pauline.

Elle était appelée l'Agasse parce que, comme une pie, elle était bruyante, voleuse et très belle. Pauline était mariée avec un vieux du village que cela n'avait jamais dérangé d'être cocu, mais quand elle a eu son histoire avec Squiriet, il a dû comprendre que c'était du sérieux. Un jour, il s'est pendu et Pauline a hérité de tout. Les gens ont pas mal jasé mais moi je pense qu'elle a eu du chagrin et qu'elle a respecté sa mémoire. (Je sais qu'elle s'est toujours occupé de la tombe de son mari – d'ailleurs ma tante le faisait encore – et qu'elle n'a pas touché à un franc de l'héritage.)

Pauline et Zande Squiriet ne se sont plus quittés, même s'ils ne se sont jamais mariés. Ils vivaient toujours près de la rivière, juste un petit peu plus loin, afin de s'abriter des indiscretions. Ils ont eu trois enfants – Antoine (né vers 1895), Valentine (en 1897) et Geneviève – ma tante Jenny – en 1900. Tout ce petit monde vivait dans les bois. Pendant la première guerre mondiale, ils ont caché des soldats français et ils ont fait de la contrebande. C'est à ce moment que s'est passée l'histoire qui a rendu le Zande légendaire...

XXX

Un jour, une patrouille a essuyé des coups de feu pas très loin du campement des Squiriet. Les soldats y sont allés et ils n'ont trouvé là que Valentine. Elle a dit que c'était elle qui avait tiré sur des sangliers mais les soldats ne l'ont pas cru. Elle a été suspectée d'être un franc-tireur. La pauvre a été emmenée et

enfermée au bagné de Sedan, où elle est morte, comme tant d'autres.

Il faut savoir que durant la Grande Guerre, les Boches utilisaient la citadelle pour y parquer leurs prisonniers civils, belges ou français. Il y avait là plus de 5000 prisonniers et à la fin de la guerre, seulement 200 en sont sortis – c'est la même proportion que dans les camps de concentration d'Hitler ! Je ne sais pas de quoi la pauvre Valentine est morte - faim, maladie, mauvais traitement, exécution sommaire, suicide – mais à mon sens, ça s'est passé dans le courant de 1917.

À partir de ce moment, pour un soldat allemand, il n'a pas fait bon se retrouver seul dans les parages de Willerzie. Les Squiriet s'étaient évaporés, ils se sont vengés sur tout ce qui parlait allemand. En trois mois, quatre soldats allemands ont été retrouvés, ils avaient la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Les Allemands ont fait des recherches. Tout le monde disait que c'était le Zande qui tuait les soldats. Il était introuvable et les Allemands n'osaient plus s'aventurer seuls dans la forêt.

Après la guerre, on n'a pas su le fin mot de l'histoire car Zande a toujours dit qu'il n'était pour rien dans les meurtres. C'était bien possible car Willerzie avait été entièrement brûlé par les Allemands en 1914, il n'était donc pas le seul à vouloir se venger. Mais comme c'était un moment d'euphorie, les Français voulaient quand même passer sa désertion au bleu et lui donner une médaille. Rien n'y fit : Zande n'a jamais prétendu reconnaître sa responsabilité dans l'affaire. Je pense qu'il disait

peut-être la vérité mais que la légende colportée par tout le monde était belle et pratique. Quoi qu'il en soit, le vieux Zande ne se remettait pas de la mort de sa fille et il est mort au début de 1919, peu de temps avant Pauline, sa femme. Alors Antoine et Geneviève, ma tante Jenny, sont sortis du bois et se sont installés à Willerzie, dans la maison du premier mari de leur mère. Antoine était bûcheron et il est mort accidentellement, durant les années vingt (je ne me souviens pas de l'avoir connu) ; quant à Geneviève, elle avait rencontré l'oncle Arille au bal, l'avait épousé dans les formes et était partie vivre avec lui à Hargnies.

Je raconte tout cela pour vous dire qu'en raison de cette enfance clandestine, ma tante Jenny connaissait vraiment très bien les bois. C'était une vraie sauvageonne (bien que son père Le Zande ait appris à lire, écrire et compter à ses enfants). C'est pour cette raison que même durant les moments les plus difficiles de la guerre, on n'a jamais eu faim : ma tante Jenny faisait de la moindre plante son ordinaire.

XXX

Et donc, moi, je l'accompagnais. Un jour, alors que nous venions d'apprendre la mort du garde-champêtre dans un échange de tirs avec une patrouille allemande, ma tante m'a demandé si je pouvais rendre un service. C'est comme ça que je suis rentré dans la Résistance. Je ne devais rien dire et rien savoir, juste amener un pli à Louette-Saint-Pierre. Elle m'a bien

recommandé de ne rien dire à son mari, qui ne voulait pas entendre parler de résistance.

Je remplis ma mission le soir-même. J'ai adoré l'excitation que cela m'a procuré et ces voyages – il y en eut une dizaine – emplissaient ma vie monotone. À part ma tante, qui y jouait un rôle dont je n'avais pas idée et qui refusait de répondre à mes questions, je n'avais aucune idée du réseau. Quand je rentrais le soir, il y avait parfois un message plié et dissimulé dans une fente du volet. Alors je savais qu'il fallait se mettre en route et le faire parvenir à Louette-Saint-Pierre.

Généralement, je n'avais pas peur. C'était même l'inverse, je me sentais serein, lié aux choses et à la forêt, libre et invulnérable. Je procédais toujours de la même manière. Je mettais mes souliers (autrement, je les économisais et j'allais en sabots) et je partais plein sud, vers Monthermé. Ce n'était pas la bonne direction mais j'avais l'obsession d'être suivi et donc je traçais mon chemin en conséquence. Ma route était pleine de repentirs, de détours, de haltes subites, d'accélération. Il me fallait quatre heures pour arriver à Louette. Je devais déposer le pli dans un tas de bois qui se trouvait derrière la première maison du village. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans ces courriers mais je pense qu'il s'agissait soit d'instructions, soit d'argent. Après, je rentrais par le même chemin. J'empruntais toujours les fonds de vallée et les marécages. C'étaient des terrains souvent boueux, difficiles, presque impraticables. Ma tante les connaissait mieux que

personne et m'avait appris à reconnaître les plantes piégeuses, celles qui camouflent un trou d'eau et sur lesquelles il ne faut pas mettre le pied. Je me suis rarement perdu et ça n'a jamais porté à conséquence. Mes activités nocturnes ont duré plus d'une année, le restant du temps, je vivais normalement.

Un soir, au printemps de l'année 43, alors que je revenais de la veillée, j'ai constaté que la porte de mon refuge était ouverte. Il y avait un bonhomme à l'intérieur, que je ne connaissais pas. Il s'appelait Miguel et provenait d'Haybes, où ses parents espagnols étaient arrivés en 1919, pour repeupler le village. Un temps, Miguel avait été ardoisier mais comme il s'était engagé en 1936 dans les Brigades Internationales, dès l'Armistice, il était lui aussi passé dans la clandestinité.

Nous avons tous entendu parler des hommes qui se cachaient dans les bois mais personne n'en avait jamais vu. J'ai fait semblant de trouver la présence de Miguel chez moi normale. Je brûlais d'envie de lui demander s'il était la main derrière le volet mais je n'ai pas osé. J'ai attendu qu'il parle. Miguel m'a dit qu'il fallait évacuer un aviateur anglais qui avait été abattu en Allemagne. Il fallait lui faire passer la frontière et l'amener jusqu'aux Vieux Moulins de Thilay, où d'autres le prendraient en charge. Sur le trajet, je devais précéder Miguel et l'Anglais d'une centaine de mètres et prévenir s'il y avait un problème.

Il faisait un froid de canard et tout était gelé depuis quelques jours. Les feuilles craquaient sous les pas : j'avais une peur

bleue de me faire repérer. Finalement, tout s'est déroulé parfaitement.

À partir de ce moment-là, mes activités sont devenues plus régulières. Il y avait de plus en plus d'aviateurs qui transitaient par notre réseau. Je n'y connaissais toujours personne, sinon Miguel et ma tante, mais ils restaient désespérément taciturnes lorsque je tentais maladroitement d'en savoir plus. Miguel venait souvent. Nous étions alors en avril 1943. Le vent commençait à tourner. L'aviation alliée était de plus en plus visible et nous étions au courant des premiers gros revers militaires allemands, même si tout cela nous semblait long. Je commençais à me lasser de mes activités. Je voulais me battre avec un fusil. J'aurais bien rejoint Miguel et ses compagnons. Cela n'a pas été possible car pour une raison que j'ignorais – je pensais que peut-être que le réseau avait été grillé ou qu'il n'y avait plus personne à convoier – je ne reçus brusquement plus de mission.